

Là où le fleuve rencontre la mer

Les moutons mouchetaient de blanc les collines vertes comme des flocons de laine cardée et les lumières du moulin solitaire flottaient sur la surface calme de l'Exe. C'était une nouvelle journée, mais le vert imprégné de rosée des collines, la blancheur des moutons, le gris des cieux m'emportaient vers mon lointain passé. Hima, un petit village de boue séchée niché au creux des montagnes arides, et les oliveraies au feuillage argenté sous la lumière matinale. En ce temps-là, j'étais une bergère qui, sous un soleil insolent, guidait ses chèvres vers les rares coins de verdure au son de sa flûte de roseau. À cette époque de l'année, Hima grouillait de chameaux, de chevaux, de vaches, de chiens, de chats, de papillons et d'abeilles. Les sabots des chevaux libéraient des nuages de poussière sur la plaine. C'était le printemps et la saison des fiançailles avait déjà commencé. Les noces seraient célébrées juste après la moisson. J'étais l'une des filles du village prêtes à être cueillies. Je jouais pour mes chèvres noires et brunes: «Mère, j'ai vu la lune ce soir, là-haut dans le ciel. Pardonne-moi Allah car j'ai péché. La chaleur de la passion m'a fait ployer.»

J'ai collé une protection dans mon slip, je l'ai remonté sur mes jambes rasées et huilées et j'ai senti qu'enfin

j'étais libre. Fini les jours où je courais après les poules dans mes pantalons larges et mes robes flottantes, des robes fleuries, aux couleurs vives de mon village : rouge pour être remarquée, noir pour la colère, vert pour le printemps et orange vif pour le soleil brûlant. Si ce petit flacon était plein de venin de serpent je le boirais d'un trait. J'ai mis un peu de parfum derrière mes oreilles et sur mes poignets, j'ai respiré profondément, rejeté mes cheveux qui n'étaient plus nattés ni voilés sur mes épaules, j'ai rentré le ventre, rectifié ma posture et je suis sortie de Swan Cottage, la maison du cygne, le nom que Liz avait choisi pour son pavillon jumelé. J'ai rempli ma poitrine de l'air propre du matin, gonflant le torse jusqu'à ce que les muscles de mon dos soient tendus et douloureux. Des lambeaux de ciel bleu entre les nuages blancs lumineux prenaient en s'étirant des formes différentes, la crinière d'un cheval, un petit pied, une minuscule main ridée comme une feuille de vigne toute neuve qui vient juste de s'ouvrir.

La cathédrale, au loin, semblait petite et sombre. Le faible soleil anglais s'efforçait en vain de dissiper les nuages. Je passais devant les résidences universitaires, devant les grandes maisons blanches avec leurs jardins bien entretenus et leurs chiens qui aboyaient, devant la prison de Sa Majesté. Je regardais les hauts murs, les rouleaux de barbelés, les petites fenêtres à barreaux et je comprenais que cette fois j'étais de l'autre côté de la grille en fer noir, malgré mes sombres méfaits et mon passé honteux. J'étais libre, je marchais sur le trottoir telle une innocente. Mon visage était noir, comme couvert de suie, mes mains étaient noires et j'avais enduit de goudron les fronts des miens. Un liquide épais, sombre et gluant cou-

lait de la rampe en fer que ma main suivait jusqu'au passage pour piétons. J'ai secoué la tête, essayant de chasser l'odeur fétide, et tourné mon regard vers l'Exe. Des mouettes battaient des ailes, encerclant leur proie puis plongeant dans l'eau pour l'achever. Mon heure avait sonné depuis longtemps, mais pour une raison inconnue je vivais sur du temps d'emprunt.

Mon nez suivait le parfum des fleurs épanouies, mais celui du chèvrefeuille qui descendait de la colline a soudain été recouvert par une odeur de friture, le premier signe que Peter's Plaice, la boutique de *fish and chips* au coin de la Tour de l'Horloge, n'était pas trop loin. J'ai reniflé l'air. Un groupe de jeunes étudiants, debout sur le trottoir, criaient: «Le temps est compté pour l'éducation.

– Le temps est compté », ai-je répété.

Quelques années plus tôt, j'avais goûté mes premiers *fish and chips*, mais mon estomac de montagnarde arabe ne pouvait pas digérer le gras, qui flotta dans mon ventre pendant des jours. Salma résistait, mais Sally devait s'adapter. Je cherchais tout le temps dans *l'Oxford English Dictionary* le sens du mot «adapter», «adapter: ajuster, changer, convenir». En Angleterre, apparemment, la police vous arrête souvent dans la rue pour vérifier vos papiers et votre sentiment d'appartenance. Un agent des services de l'Immigration pouvait décider d'utiliser mon aptitude à digérer le poisson comme un test de ma loyauté envers la Reine. Mâchant les morceaux encore congelés, je dis au jeune homme qui m'avait offert la portion, des larmes dans les yeux:

« *Yamma*, c'est délicieux!

– Miam-miam! » dit-il, me reprenant.

À Hima, ma mère me reprenait tout le temps. Salma, as-tu nourri les vaches? As-tu nettoyé la grange? Pourquoi n'as-tu pas traité les chèvres? *Yamma*, je l'ai fait. Tous les matins que Dieu nous donnait, je rentrais le bas de ma robe brodée de paysanne dans mes larges pantalons orange et je courais aux champs. Je tenais d'une main les tiges de blé dorées et de l'autre la faucille et je frappais aussi fort que je pouvais. À force d'empoigner le maïs sec et le blé, j'avais les mains tout écorchées et les ongles bordés de crasse, des mains rudes et sales. C'était avant que je m'enfuis vers la liberté. À présent j'étais là, secouant la tête et frottant la grosse pierre jaune de ma bague de mes mains lisses toujours enduites de beurre de cacao, et je soupirais. Fini les jours où j'étais une fermière, une bergère, une paysanne. Maintenant je suis couturière, l'assistante d'un tailleur dans une boutique d'Exeter, élue plus belle ville de Grande-Bretagne il y a quelques années. Maintenant Salma, sombre iris noir d'Hima, doit faire son possible pour devenir Sally, une rose anglaise, blanche et sûre d'elle, avec un élégant accent anglais et un poney.

Liz, Elizabeth, la Reine Elizabeth I^{re}, Son Altesse, ma propriétaire, dormait encore. L'odeur de vin bon marché s'accrochait à tout, le canapé, les fauteuils, la table et les chaises de cuisine, les rideaux et les tapis moisis. La première fois que j'ai rencontré Liz, elle m'a paru grande dans son pull bleu marine, sa chemise bleue, ses jodhpurs beiges et ses bottes noires à talons plats. Ses longs cheveux gris et raides étaient soigneusement attachés en queue de cheval et les poches sous ses yeux étaient masquées par du fond de teint. Elle se tenait droite comme si elle passait ses gardes en revue. Je cherchais une chambre à louer.

Après avoir marché jusqu'à Cowley, j'avais pu trouver King Edward Street. J'ai frappé doucement à la porte du Swan Cottage. Quand elle l'a ouverte, j'étais trempée, je tremblais sous ma fine chemise et mon polaire. C'était ma première tentative de quitter l'auberge de jeunesse, de sortir au grand jour. J'ai voulu dire bonjour mais je n'arrivais pas à contrôler les tremblements de mon menton. J'étais là, mince et sombre, me dandinant d'un pied sur l'autre, les yeux fixés sur le bout de mes chaussures, jusqu'à ce qu'enfin je puisse articuler «Soleil brille», alors qu'il pleuvait des cordes. Elle m'a invitée à entrer.

À mon retour Liz ronflait, alors je me suis glissée dans la salle de bains, j'ai fermé la porte et tourné le verrou. Le bruit d'un portail qui se referme, des pas, des pieds qui marchent sur les dalles froides, cherchant, la cherchant. La baignoire était pleine et j'ai ajouté quelques gouttes d'huile pour le bain dans l'eau chaude. L'odeur de sauge qui a empli la petite salle de bains m'a rappelé les longs après-midi à Hima, où nous buvions du thé à la sauge tout en filant et en tissant. Au lieu de grimper dans la montagne pour chercher des buissons de sauge, cueillir les douces feuilles vertes, les laver puis les sécher, elles étaient déjà là: coupées, pressées et conservées dans de petits flacons bleu foncé pour la convenance de Madame. J'ai rasé soigneusement mes jambes et mes aisselles avec un rasoir lubrifié. Avant votre nuit de noces elles vous étalent une pâte faite de sucre bouilli et de citron entre les jambes et elles arrachent les poils. Ma grand-mère Chahla racontait: «Quand elles en ont eu fini avec moi j'étais tout écorchée mais aussi lisse et sans poils qu'une petite fille de neuf ans. Ton grand-père préférerait ça propre. J'avais l'air si

pure et innocente, il disait.» L'ensucrage douloureux et collant appartenait au passé, comme le mariage, ma robe noire bédouine, la *madraka*, et les bonnets à pièces d'argent, tout cela était rangé au fond de l'horizon, de l'autre côté des mers. De la mousse sur les jambes, ensuite on rase – pouf –, plus de poils. Facile, agréable et part au lavage en un clin d'œil, comme l'amour dans ce nouveau pays, comme l'amour dans le vieux pays.

Je suis sortie du bain, j'ai nettoyé la baignoire à l'eau chaude en m'assurant que chaque poil noir filait dans la bonde. Liz n'aimait pas voir de poils ni de cheveux dans la maison, mais mes cheveux tombaient partout: dans l'évier, dans la baignoire, dans le lavabo, sur la moquette, les draps, sur le dossier du fauteuil où je m'asseyais quand Liz était sortie. «Tu t'es assise dans mon fauteuil. Regarde! Tes cheveux noirs sont partout.» Un mince reflet brisé à la peau mate, aux grands yeux marron, au nez crochu et aux longs cheveux noirs et frisés me regardait dans le miroir fendu. Si je ne me connaissais pas, j'aurais dit que j'étais Salma, saine et entière. «Je t'ai appelée Salma parce que tu es pure, saine et propre. Ton nom signifie la femme aux mains douces et aux pieds blancs, alors puisses-tu vivre dans le luxe le reste de ta vie. Salma, mon petit poussin, mon cœur, que Dieu te garde saine et sauve où que tu ailles, ma chérie!» Si je ne me connaissais pas, j'aurais dit que j'étais Salma, mais mon dos était courbé, ma tête basse. Enveloppant mon corps tremblant dans la serviette chaude, j'ai humé l'air.

«Tes seins sont comme des melons, couvre-les!» disait mon père, le *haj* Ibrahim.

«Ta touffe de laine est rouge, disait ma mère, tu es impulsive.»

Mon frère Mahmoud gardait l'œil sur moi tout en brossant son cheval; j'ai commencé à courber le dos pour cacher mes seins, la première chose que Hamdan avait remarquée chez moi. Le jour où je l'ai rencontré, je marchais le long du ruisseau, à la recherche de bourrache que ma mère faisait bouillir et buvait pour soulager son mal de dos. Je touchai des doigts l'eau claire puis je vis Hamdan: le reflet d'un visage sombre, de dents blanches et de cheveux noirs bouclés sous un keffieh à carreaux rouges et blancs. En voyant se refléter ses épaules dans l'eau, je suis tout de suite tombée amoureuse. Quand je me mis à arroser les plants de légumes trois fois par jour et à caresser le cheval, ma mère cria: «Salma, stupide enfant, es-tu amoureuse?» Je rajustai le foulard blanc sur ma tête, remontai mes larges pantalons et hochai la tête.

Dans sa minijupe moulante, ses longues bottes en cuir qui montaient haut sur ses cuisses, la vedette de cinéma tenait toujours son prince charmant dans ses bras sous la vitre de l'Abribus, près du White Hare où l'on jouait tout le temps du hard rock pour les skinheads. L'amour dans ce pays vous venait enveloppé dans des boîtes de chocolat, des bouteilles de champagne, des boissons gratuites. Il vous venait dans des pubs, des bus et des discothèques et même sur British Rail, sous les ailes toujours déployées de son aigle rouge. L'amour sauvage, comme celui que j'avais eu pour Hamdan, était à présent prisonnier d'écrans argentés. Il arrivait rarement dans la vie réelle. On le voyait dans les vieux films en noir et blanc du dimanche après-midi, on l'entendait dans les voix tremblantes: «Oh! ne pars pas! S'il te plaît ne me quitte pas!» L'écran tremblotant, les soupirs, le mouchoir blanc, les sanglots, «Je

t'aime, long comme la mer et le ciel, haut comme la montagne du Cheikh et large comme le désert du Sahara.»

Ma *madraka* bédouine noire brodée de fils éblouissants était rangée, comme mon passé, dans la valise en haut de l'armoire. La boutique indienne au coin de la rue vendait des vêtements ethniques, des tissus, des bijoux et des tapis. L'éléphant rouge au-dessus de l'entrée portait un *howdah* sur son dos. Deux déesses indiennes en bois sculpté, avec des mains partout, regardaient toujours les passants à travers la vitrine. La soie brodée était si colorée, si vive et tonique qu'elle vous emportait jusqu'au Taj Mahal. La boutique était pleine d'Anglaises en robes à fleurs et sandales de missionnaire qui tripotaient l'avalanche de tissus indiens. «Autrefois en Inde, assises sous des parasols à volants, elles regardaient leurs hommes vêtus de blanc jouer au cricket sur la pelouse, tandis que des domestiques indiens servaient des sorbets à la ronde.» Mon amie pakistanaise Parvin soufflait sur sa frange pour dégager son visage et ajoutait: «Ce qui reste de l'Empire, ce sont ces petits îlots de nostalgie.»

Un après-midi, alors que j'étais encore à l'auberge des routards, couchée dans un ancien lit de l'armée, j'ai entendu le coup frappé fort à la porte par le réceptionniste. J'ai regardé autour de moi, les rideaux étaient tirés et mes chaussures, mon pantalon, ma chemise et mes sous-vêtements éparpillés sur le sol crasseux. J'étais un hérisson qui se cache dans d'obscurs tunnels, à respirer l'air confiné.

Le réceptionniste a ouvert en se servant de son passe et il a fait entrer une petite femme mince au visage sombre.

J'ai couvert mon corps et la moitié de ma figure avec les draps gris.

Quand elle m'a regardée, elle n'a pu voir que la fente de mes yeux et mon voile blanc, alors elle s'est tournée vers lui :

« D'où est-ce qu'elle vient ? »

– Quelque part au Moyen-Orient. Sale A-rabe ! Elle est venue à dos de chameau d'Arabie jusqu'à ce dépotoir à Exeter, lui a-t-il répondu en riant.

– Je ne vais pas partager de chambre avec une Arabe », a-t-elle craché.

Je faisais semblant de dormir et de ne rien entendre.

« C'est la seule auberge digne de ce nom à Exeter. C'est le seul lit que nous ayons de libre, mademoiselle Paraffin, a-t-il dit prudemment.

– Parvin, a-t-elle hurlé.

– Oui, mademoiselle.

– Elle est pleine de boutons en plus. C'est peut-être contagieux.

– Ce n'est pas grave. C'est le seul lit que nous ayons, mademoiselle.

– Bon. Très bien ! »

Elle a posé son sac à dos par terre et s'est assise dessus, a jeté un coup d'œil autour d'elle et dit : « Quel dépotoir ! »

J'ai regardé ses cheveux raides et sa longue frange et je me suis retournée dans le lit. L'odeur de la douleur et des promesses brisées emplissait la pièce éclairée.

Elle était émeraude, turquoise sertie d'argent, de la soie indienne en rouleaux cascadants, une perle dans son lit, grenade, grains de café frais broyés dans un mortier de bois de santal ouvragé, miel et *ghee* épicé dans du pain

fraîchement cuit, pur parfum scellé dans des jarres bleues, diamants bruts, une plaine couverte de rosée dans la vaste et verte vallée, bleu-vert sur les bords et azur au centre, les pièces ottomanes de ma grand-mère réunies par un cordon noir, le bonnet de mariage de ma mère et ses monnaies d'argent, une pleine lune cachée derrière des nuages vaporeux.

Ce soir-là j'ai pris une douche, couvert mes croûtes de crème, lavé mes habits sales et nettoyé la chambre, pendant que Parvin, couchée dans le lit, m'observait. J'essayais de rendre la pièce plus gaie, mais avec les deux lits de camp, une commode, une vieille penderie et une moquette grise et poussiéreuse, c'était impossible. Quand j'ai ouvert la fenêtre Parvin s'est retournée et endormie. J'ai allumé la lampe de chevet et je me suis mise à parcourir les journaux locaux pour trouver du travail. *On demande vendeuse, bonne présentation, bonne maîtrise de l'anglais.* J'ai cherché « présentation » et « maîtrise » dans le dictionnaire. Je n'étais ni présentable ni capable de bien parler anglais. Il n'y avait rien qui convienne à une femme comme moi, sans charme, sans éducation, sans expérience et sans lettres de recommandation. J'étais malade aussi, très malade. J'ai sorti ma flûte de roseau et soufflé jusqu'à ce que le doux son rauque emplisse la pièce, la ville, et voyage à travers les mers jusqu'aux oreilles de ma mère. Parvin a ouvert les yeux puis elle s'est rendormie.

Je me suis retrouvée debout devant la boutique de vêtements pour bébés, une chose qu'en aucun cas je n'ai le droit de faire. Le médecin m'avait dit: «Vous devez couper toutes vos attaches avec le passé, vous êtes ici mainte-

nant, alors essayez d'aller de l'avant.» J'ai reculé un pied, puis l'autre et me suis forcée à m'éloigner, mais pas avant d'avoir entrevu une robe blanche en mousseline et satin. Une ligne de perles était soigneusement cousue au-dessus de chaque volant. On aurait dit un nuage blanc lumineux, l'aube; les perles brillaient comme des larmes de joie. C'était une promesse de retrouvailles, de retour. Cette robe blanche était mon histoire.

Liz ne savait pas trop sur quel pied danser avec moi quand je me suis installée chez elle. Étais-je une locataire, une confidente ou une servante? Son état d'esprit se modifiait en fonction de la quantité d'alcool qu'elle avait absorbée. Elle avait limité mon accès à la cuisine à une demi-heure le matin et une heure le soir et elle se fâchait si je lavais les couverts en bois. «Je les ai passés à l'huile d'olive et je voudrais qu'elle reste pour protéger le bois, merci beaucoup. Regardez ce que vous avez fait!» Ce qu'elle ne savait pas c'est qu'à peine arrivée dans sa maison crasseuse j'avais eu envie de faire bouillir de l'eau, de la mettre dans un seau, d'y ajouter du liquide pour la vaisselle et de faire le tour en nettoyant chaque verre, chaque pièce de porcelaine, chaque ustensile de cuisine. Je voulais aussi laver le sol, les murs, le plafond et surtout le siège des toilettes, où des excréments séchés étaient collés au bois. J'étais une satanée musulmane, je devais être pure et propre. Mon derrière n'était pas censé avoir le moindre contact avec de l'urine, qui était *nejes*, impure; et donc, soit je soulevais le siège des toilettes et je m'accroupissais, mais en veillant à n'avoir aucun contact avec la cuvette, un sacré exercice d'équilibre, soit je lavais la partie inférieure de mon anatomie dans la baignoire à l'eau glacée, puisqu'on

ne pouvait disposer d'eau chaude qu'entre sept et huit heures les jours de semaine. Aussi, la plupart du temps, je partais travailler à pied, mes parties intimes gelées, en quête du chaud brouillard de la respiration humaine.

Sadiq, le propriétaire du magasin de vins et spiritueux Omar Khayyam de l'autre côté de la rue, était grand, mince et sombre de peau, avec de longs doigts souples. Avant de commencer à parler il jetait son menton de côté comme s'il cherchait ses mots, puis il disait: «Excellent aussi.» Il priait cinq fois par jour. Chaque fois que je passais devant sa boutique le tapis était étalé sur le sol et il était debout, les mains sur le ventre, marmonnant des versets du Coran. Mon père le *haj* Ibrahim ne priait pas régulièrement. Le tapis était sorti chaque fois qu'une chèvre était volée ou si nous avions une longue période de sécheresse. Un soir, alors que j'étais assise sur ses genoux, caressant sa barbe, il me raconta que l'hiver précédent ils n'avaient pas eu de pluie, pas une seule goutte, alors on avait demandé à tous les hommes du village de se rassembler dans un champ pour dire la Prière de la Pluie. Ils s'étaient agenouillés tous ensemble devant leur Créateur et L'avaient supplié d'envoyer la pluie. Avant qu'ils aient fini, les cieux s'étaient ouverts et la pluie tomba à verse. Cet après-midi-là, mouillés et frissonnants, ils marchèrent à travers le village en répétant: «Il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah, ni d'autre prophète que Mahomet.» Quand il eut fini de parler il me regarda de ses yeux sombres, passa sa main rugueuse sur ma tête, puis il déposa un baiser sur mon front. «Tu as de la chance d'être née musulmane, me dit-il, parce que ta dernière demeure sera le paradis. Tu y seras assise dans un nuage de parfum et tu boiras le lait et le miel.»